

tête et sans cœur, pour conduire un vieil aveugle, pour lui dire de douces paroles, pour lui mettre dans l'âme un peu de courage et de joie; et moi, qui moralisais si sévèrement à son sujet, je me suis conduit de façon à ôter au pauvre homme l'envie de me demander un service! Cela prouve une fois de plus que l'habit ne fait pas le moine, et qu'il ne faut pas juger l'arbre sur l'écorce. Je n'ai plus envie de me promener; je crois que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de rentrer chez moi, d'ouvrir l'Évangile, et de méditer la parabole de la paille et de la poutre. — *Magasin Pittoresque.*

**Psychologie.**

**LE COURAGE S'APPREND-IL ?**

La chimie partage les corps en deux classes : les corps simples et les corps composés.

Les corps simples sont des corps formés d'un seul élément, et par conséquent réfractaires à tout essai de décomposition chimique. En fait, les soumettez-vous à l'analyse la plus sévère : vous pouvez les briser, les fragmenter, vous ne les décomposez pas, tous les morceaux étant absolument identiques entre eux, et chacun d'eux conservant la substance constitutive du corps dans son entier.

Les corps composés sont, au contraire, des corps formés d'éléments différents. Soumis au creuset, ils se divisent en plusieurs corps distincts qui ont leurs qualités propres; le lien qui les unit n'est, si je puis parler ainsi, qu'un lien fédéral; l'analyse dissout la fédération, et chacun reprend son autonomie.

Le même fait, la même loi, se produit dans le domaine de l'âme, et la psychologie, en empruntant le langage de la chimie, peut diviser les qualités en corps simples et en corps composés.

Je voudrais en citer deux exemples.

La bonté est un corps simple. Analysez-la, examinez-la sous tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, vous ne découvrez en elle qu'un seul élément, la bonté. Il y a plusieurs degrés de bonté, il n'y en a pas plusieurs espèces : aussi l'éducation peut-elle diriger, régler, discipliner la bonté; mais la créer, non. Car on ne compose pas plus un corps simple qu'on ne le décompose; il est ou il n'est pas. La bonté ne saurait être un produit, car elle existe par elle-même, et par elle seule; ce qui se résume, en fait d'éducation, par ce mot : La bonté ne s'apprend pas (1).

En est-il de même du courage ? Non. Le courage est presque toujours un corps composé. Il y a très peu de courages où il n'entre que du courage. Analysez les actes courageux qui vous sont connus, vous y découvrirez presque toujours un ou plusieurs éléments étrangers. L'amour-propre, l'espoir d'une récompense, le sentiment du devoir, l'humanité, le dévouement, une grande tendresse, y jouent leur rôle, et ont soutenu le courage défaillant ou complété le courage insuffisant. On sait le beau mot de Turenne un jour de bataille. Au premier coup de canon, il se mit à trembler de tous ses membres; — Tu trembles vieille carrosse, dit-il en regardant son corps; tu tremblerais bien plus si tu avais où je vais to mener.

Il résulte de ces faits que le courage, n'étant pas une qualité une et purement native, mais une qualité complexe, formée souvent d'éléments différents, soumise à notre volonté, sujette à des faillances, ayant besoin de soutiens étrangers, est une qualité qui rentre forcément dans le domaine de l'éducation; elle peut s'acquiescir. Je ne dis pas qu'on pourra faire un héros avec un couard; mais si les héros sont rares, les couards le sont aussi. La moyenne des hommes reçoit de la nature un petit fonds de courage, pas bien grand, pas bien riche, mais qui, cultivé avec intelligence et fertilisé par de vigoureuses substances étrangères, finit par produire sa moisson régulière de bonnes résolutions et d'actes virils. Les parents ne désespèrent donc pas s'ils voient en leur enfant des germes de pusillanimité. Une âme craintive peut devenir une âme courageuse : développez en elle la justice, le sentiment du devoir, l'honneur, la dignité, la pitié, et vous verrez toutes ces belles qualités, au moment du péril, venir au secours de ce pauvre petit courage un peu défaillant, et l'aider à dompter son mortel ennemi, la peur. Je le répète, on ne fait pas des héros avec l'éducation; mais on peut produire des hommes de devoir, et le sentiment du devoir peut produire le courage.

Ces réflexions me sont venues à propos d'un petit fait de famille dont j'ai été témoin, et qui n'est pas indigne de remarque.

Un de mes amis a un fils de dix ans. L'enfant est bon, sincère, affectueux, consciencieux, mais craintif. Uno de ses dents s'étant gâtée, il fallut le conduire chez le dentiste. Le père s'en chargea; mais au bout d'une demi-heure ils revinrent tous les deux, aussi pâles l'un que l'autre, pleurant tous les deux. L'enfant, saisi de peur, avait protesté contre l'opération nécessaire par ses cris, par ses

larmes, même par ses efforts de résistance, et le père le ramenait en déclarant qu'il lui était impossible ni d'imposer un tel supplice à son fils, ni d'y assister. La mère plus vaillante, se leva pour reconduire immédiatement l'enfant chez le dentiste. Le grand-père l'arrêta en lui disant tout bas : — Reste, et laisse-moi faire.

Le père remonta dans sa chambre, et l'enfant se remit à sa table de travail. Il avait la tête basse, et peu à peu la honte succédait à la peur sur sa figure. Le grand-père lui laissa digérer cette honte salubre. Le soir venu, il le prit à part : — Tu as passé une bien mauvaise journée, n'est-ce pas ? — Oh ! oui ! — Tu es bien mécontent de toi, et tu l'es dit bien souvent depuis ce matin : « Quel malheur que je ne me sois pas laissé arracher cette vilaine dent ! ce serait fini maintenant. » — Oh ! oui ! — Eh bien, si tu veux, je vais te donner le moyen d'aller toi-même te la faire ôter, et avec plaisir.

— Avec plaisir ? dit l'enfant en relevant vivement la tête.

— Le mot est peut-être un peu fort, reprit le grand-père en souriant; mais da moins de ton plein gré. Écoute-moi bien. Il y a quelqu'un à qui il faut toujours s'adresser quand on est dans l'embarras, c'est le bon Dieu. Eh bien ce soir, en te couchant, raconte-lui ta journée; dis-lui ta peur, ta honte et ton chagrin... car je suis sûr que tu t'en veux bien d'avoir tant affligé tes parents.

— Oh ! oui.

— Eh bien, dis tout cela à Dieu; puis supplie-le de tout ton cœur, de toutes tes forces, de te donner du courage; et tu verras !

— Comment ! tu crois que le bon Dieu...

— Essaye.

Au bout de deux jours, le grand-père entre le matin chez l'enfant :

— Eh bien, cela vient-il ?

— Un peu.

— Continue; car tu sais qu'un remède ne guérit pas en une fois.

Trois jours après, nouvelle question : — Eh bien ?

— Il me semble que cela vient.

— Quand je te le disais !... Voyons !... interroge-toi Quel jour crois-tu que tu me demanderas d'aller chez le dentiste ? car nous n'irons que quand tu me le demanderas.

— Demain ! répondit l'enfant avec résolution.

— Tu seras prêt ?

— Oui.

En effet, le lendemain, à huit heures, ils entraient tous deux chez le terrible opérateur. L'enfant s'assit de lui-même sur le terrible fauteuil, ouvrit la bouche, et se laissa arracher sa dent sans jeter un cri. Le dentiste était stupéfait. Les parents furent radieux, et le grand-père se dit tout bas : — Le courage s'apprend. — *Magasin Pittoresque.*

**Progrès de la Science.**

**LE PREMIER BATEAU A VAPEUR.**

Il y a soixante-quatre ans, une foule immense se pressait sur la rive occidentale de l'Hudson à New York, pour assister à la plus audacieuse tentative que le génie de l'homme pût concevoir à cette époque. Il s'agissait d'une expérience vraisemblable. Un bateau, construit pour la navigation fluviale, devait, sans le secours de la voile et de la rame, et contre le courant, faire la traversée de New-York à Albany, un parcours de soixante lieues.

Cette embarcation, qui différait peu, d'ailleurs, de nos bateaux à vapeur actuels, mais qui, précisément à cause de cela, changeait radicalement toutes les conceptions nautiques adoptées jusque-là, avait été surnommée la *Folie Fulton*.

C'était ainsi que l'Amérique accueillait alors l'invention de l'homme dont elle est si justement fière, de cet illustre Fulton que l'Europe avait méconnu aussi, malgré le succès de sa torpille et de son bateau plongeur, dans les rades de France et d'Angleterre.

Un seul homme, le chancelier Livingston, avait eu confiance en son compatriote, et c'était grâce à son concours que Fulton avait pu construire son bateau qu'il avait appelé le *Clermont*, du nom de la propriété que son associé possédait sur les bords de l'Hudson. Comme ils avaient craint de manquer de fonds au dernier moment, ils avaient offert d'accorder un tiers dans les bénéfices de l'entreprise à celui qui leur apporterait le capital jugé nécessaire. Nul n'avait répondu à cet appel.

Il ne se trouva également personne pour courir le risque de se confier à ce bateau fantastique, qui devait, sans force motrice apparente, naviguer sur un fleuve houleux comme une mer, et remonter son rapide courant.

Quelques minutes, et l'événement allait prononcer entre Fulton et ses détracteurs; décider s'il y avait insanie ou conception sublime dans cet esprit tourmenté qui lutait depuis tant d'années.

(1) Est-ce bien sûr ? Nous reviendrons sur ce sujet.